

Raphaëlle Peria
Portfolio 2022

30 rue de la Vallée
02400 Azy sur Marne
r.peria@hotmail.fr
07 77 84 50 22





La rencontre avec le sublime est une expérience intime et éphémère. Se le remémorer, c'est puiser dans ses souvenirs. Raphaëlle Peria, à travers des photographies qu'elle prend au gré de ses déplacements, fait du souvenir l'une de ces inspirations premières. D'un moment vécu, d'un sentiment ressenti, d'une rencontre inattendue, elle livre au spectateur un instantané déjà loin. Plus loin encore, car l'artiste se laisse le droit de les oublier avant de commencer à les travailler.

En attaquant la matérialité de la photographie, Raphaëlle Peria efface, préserve et révèle ce qui lui semble important dans un jeu de valeurs qu'elle maîtrise parfaitement. Les œuvres sont magnifiées par le truchement d'une application méthodique de destruction. Le papier photosensible est gratté jusqu'à faire disparaître certains détails de l'image. Ces coups de gouge répétés mettent en relief un contraste inattendu, entre la matière qui apparaît et l'aspect lisse non altéré du support d'origine.

Cet acte s'apparente au geste d'un sculpteur qui cherche dans la taille directe, le volume idéalisé. L'étonnement du spectateur est d'autant plus amplifié que ce travail génère des images poétiques troublantes. Les œuvres établissent des liens nouveaux entre la réalité du paysage et sa transformation. La contemplation initiale que l'on devine, irradie à nouveau pour venir convoquer celle de notre mémoire collective, lorsque le passé devient un présent partagé. Après tout, ce souvenir personnel devenu image onirique n'est-il pas un peu celui de chacun ?

— Vincent-Michaël Vallet

Silva avium

2022

Ensemble d'oeuvres, techniques mixtes, dimensions variables

Le projet « Silva avium » , trouve son origine dans un voyage réalisé en Indonésie en 2012. A l'époque, j'ai été saisie par la beauté des couleurs et des chants des oiseaux que l'on pouvait voir sur les marchés indonésiens. Début 2021, la découverte d'un article traitant du braconnage de ces oiseaux dans les forêts indonésiennes, pour leurs reventes sur ces marchés, m'a interpellée. L'Indonésie est un terrain propice à un tel trafic, la jungle de l'archipel regorgeant d'espèces d'oiseaux chanteurs très prisés. Depuis des siècles, les Indonésiens possèdent des oiseaux en cage comme animaux domestiques. Dans ce pays émergent à la population croissante, l'obsession d'avoir chez soi des oiseaux et la participation à des concours de gazouillement nourrissent une demande sans précédent, en partie alimentée par les trafics. 1615 espèces d'oiseaux, dont 419 endémiques, ont été recensées en Indonésie. Leur capture cause de graves dommages à la nature car les oiseaux sont indispensables à la reproduction des arbres.

13 espèces d'oiseaux sont menacées par ce trafic international ainsi que par la destruction de leur habitat naturel. Si la forêt indonésienne est la deuxième plus grande forêt mondiale, sur certaines de ses îles, la plantation de culture détruit progressivement la forêt. Entre 65 et 80% des forêts de Sumatra ont déjà été détruites par l'agriculture, principalement à cause de la plantation de palmerais. Si les plantations de palmes sont bien connues pour leur huile, elles sont utilisées également de manières plus discrètes mais tout aussi controversées pour leur cire. En mêlant cire et grattage sur photographie, je donne à voir au spectateur la fragilité de ces espèces ornithologiques.







Ariditatis et inundatio

2021

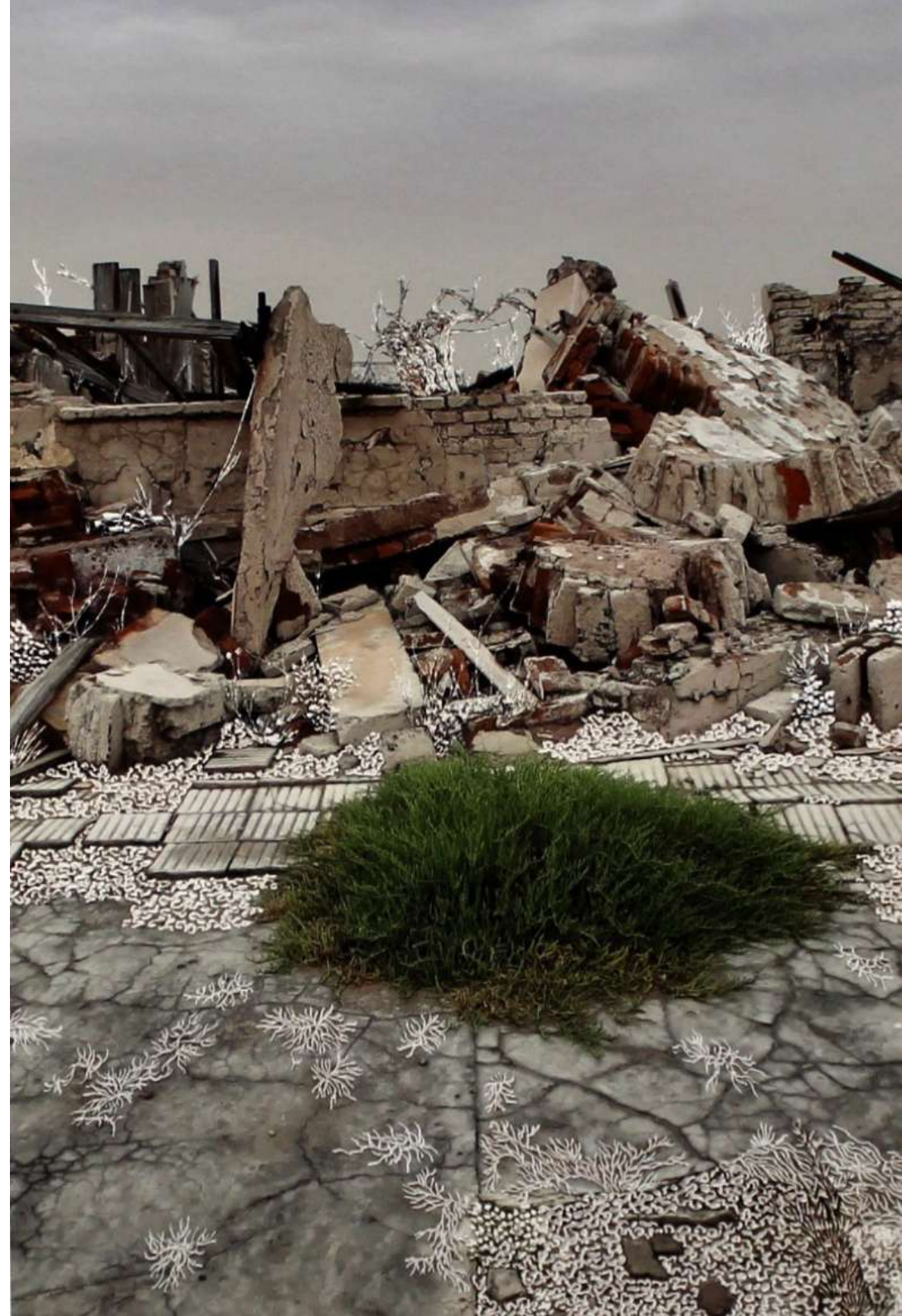
Projet réalisé grâce à la bourse Aide Individuelle à la Création, DRAC des Hauts-de-France

Basé sur un voyage réalisé en Argentine, ce projet questionne les ravages causés sur l'environnement par l'exploitation touristique d'un lac salé et la privatisation de l'eau pour l'exploitation des mines de cuivre. Epecuén, cité balnéaire, s'est développée au tourisme de masse dans les années 60-70. Pour retenir les eaux de son lac lors des sécheresses, les autorités locales construisent une digue. A cause de la corruption, le système d'évacuation des eaux ne sera jamais terminé. En 1985, lors d'une forte crue, la ville est submergée en une vingtaine d'heures forçant les habitants à fuir. Elle est engloutie sous sept mètres d'eau. En 2005, les eaux redescendent et laissent apparaître une ville cristallisée par le sel, ruine de notre société moderne. Aujourd'hui, peu à peu, la végétation commence à revenir.

Depuis plus de vingt ans, l'importante croissance des mines de cuivre dans le pays provoque un peu partout le manque d'eau et force des populations à l'exode. L'utilisation de l'eau des rivières environnantes les mines à laquelle on ajoute des produits chimiques, tels que le cyanure, pour filtrer les minéraux contamine celle-ci à des degrés si forts que son utilisation devient impossible pour les habitants. Cette contamination entraîne également la disparition de la faune et de la flore locales.

Développé autour d'un questionnement sur la catastrophe d'Epecuén liée aux usages de l'eau en Argentine, ce projet comporte un ensemble de dessins réalisés en grattage sur photographies, mais aussi des dessins sur cuivre réalisés à l'aide d'outils permettant d'inciser le métal tout en conservant les reliquats en suspens et des dessins par grattage sur image photographique transférée sur plaque de cuivre et oxydés.

- Léa Chauvel Lévy











Fluo Bleaching

2020

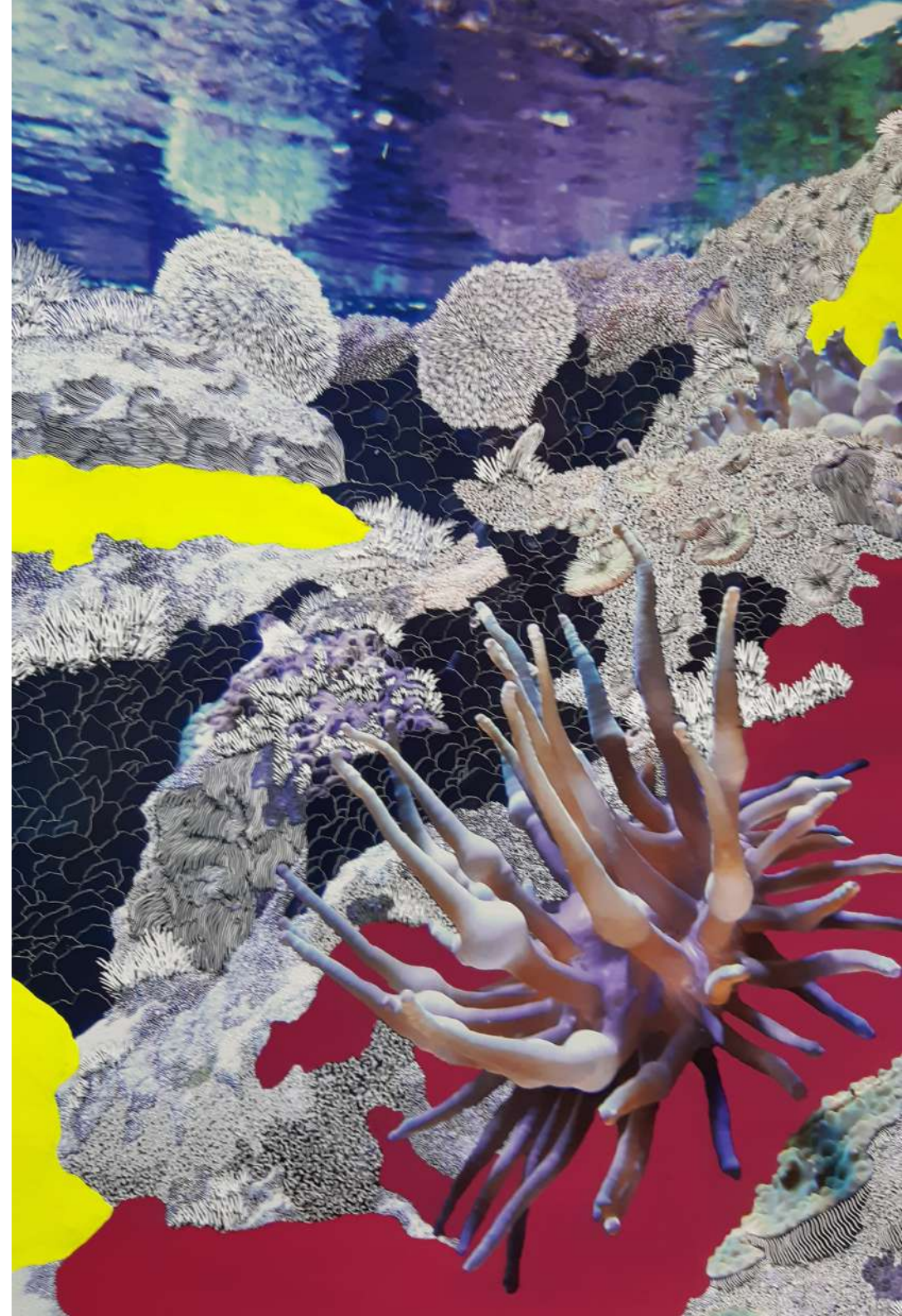
Série de 25 dessins par grattage sur photographies, 2020

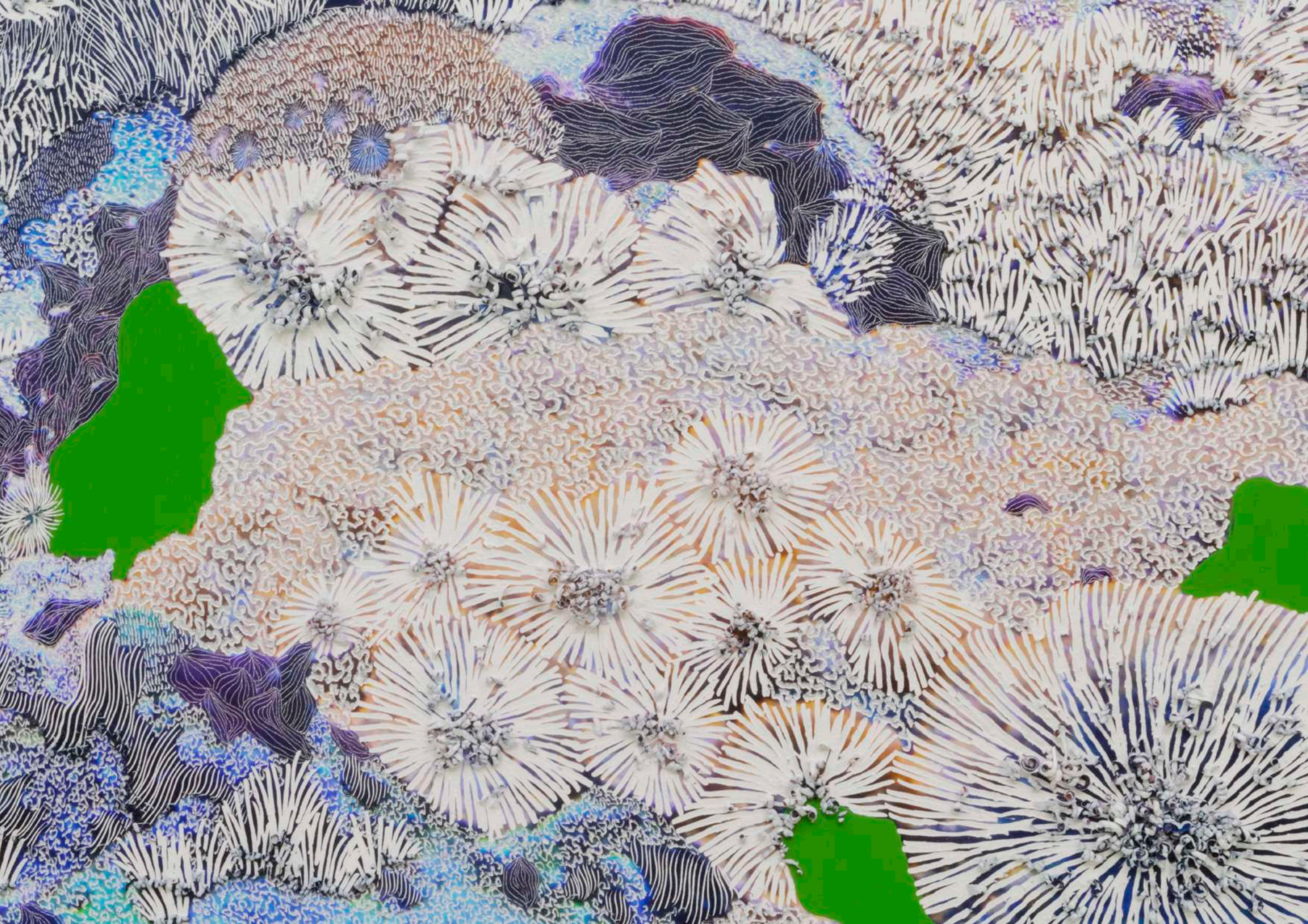
Le coral bleaching ou blanchiment du corail est une altération de la pigmentation des coraux créé par un stress thermique. Ce stress est dû à l'augmentation de la température des océans, liée au réchauffement climatique dont l'Homme est aujourd'hui le premier responsable.

Dans l'ensemble d'images qui composent l'exposition « Fluo Bleaching », je gratte la surface de la photographie pour retirer aux coraux leurs couleurs tout en soulignant leurs formes qui deviennent alors fantomatiques. Peut être sont elles déjà annonciatrices de ce qui adviendra à l'ensemble de nos récifs coralliens si l'Homme continue de polluer son environnement.

Le geste du grattage est parallèle à celui de la dépigmentation subie par les coraux. A l'inverse des tâches peintes en fluo apparaissent sur les images. Ces tâches informes sont les métaphores de nos pollutions. Elles aspirent la couleur du corail et parasitent l'image. Seuls persistent quelques coraux qui se détachent des images comme des collages. Ils semblent flotter hors de leur milieu naturel dévasté. Ce sont ces coraux qui chaque fois donnent leurs titres aux œuvres. L'ensemble peut se lire comme une classification scientifique de ces espèces menacées.

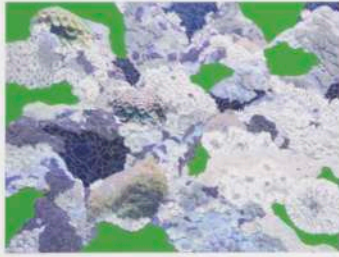
Comme un achèvement du processus de blanchiment, la série « Les voleurs de couleurs » montre des images en noir et blanc sur lesquelles se détachent violemment des formes fluos que le spectateur peut reconnaître petit à petit comme étant des restes de sacs plastiques. Peut être ce même sac qu'il a laissé trainer un jour en bord de plage.



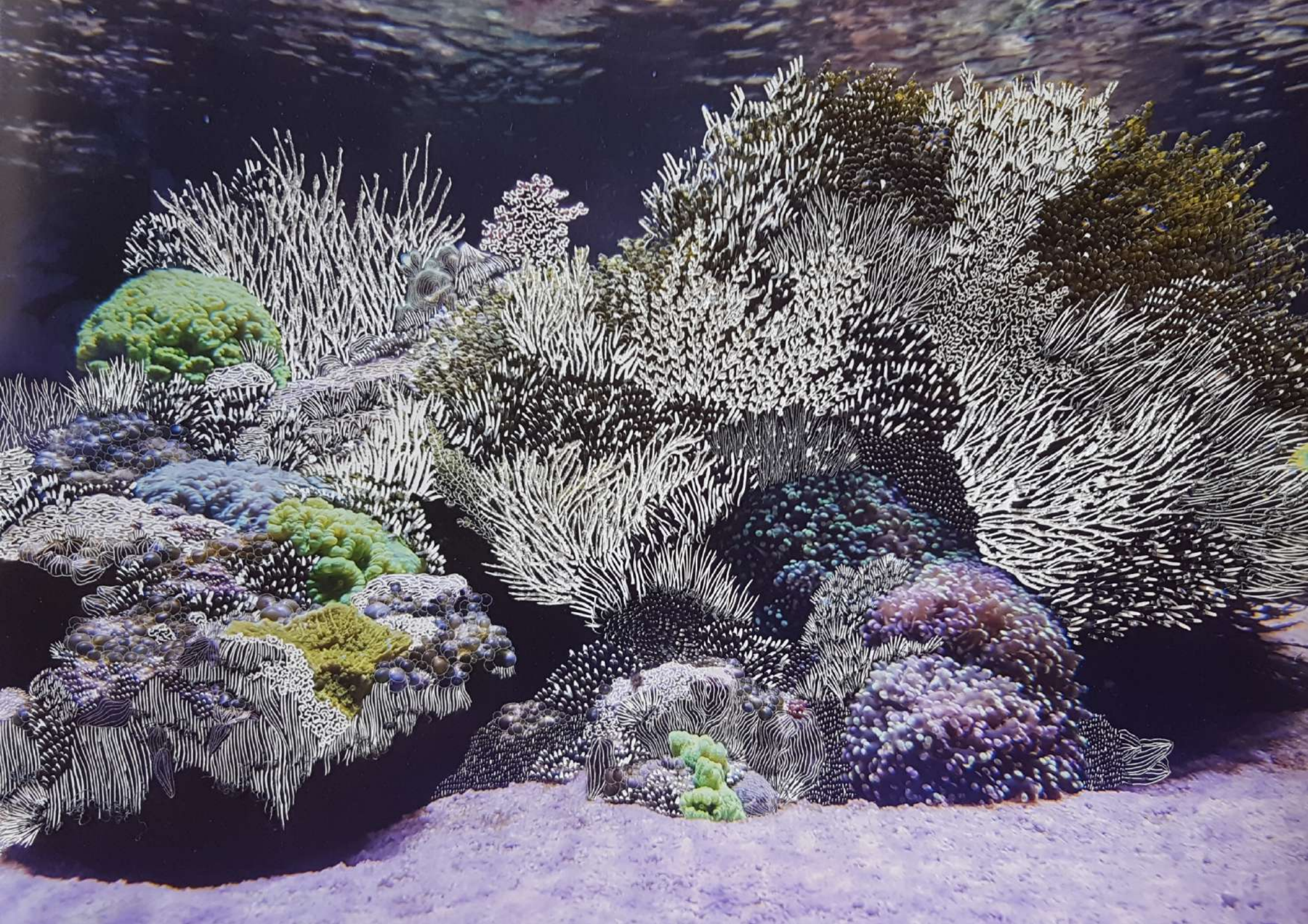




Vue de l'exposition *Fluo Bleaching*, Galerie Papillon, 2020







Gaël Charbau : La série d'œuvres que tu présentes à la galerie Papillon marque une nouvelle étape dans ta pratique, quel a été son point de départ ?

Raphaëlle Peria : En début d'année, j'avais pour projet de partir à Tahiti pour rendre visite à une association qui tente de sauvegarder des coraux en permettant à tout le monde de les parrainer. Ils protègent et font pousser les coraux grâce à des couveuses, puis les réintroduisent ensuite dans leur environnement naturel. Je devais y réaliser des photos, qui sont toujours la base de mes œuvres, pour les retravailler à mon habitude. Le confinement a bouleversé mes plans... ! Je me suis donc décidée à faire la tournée des aquariums pour constituer une banque d'image de ces coraux, que j'ai photographiés dans ces environnements "fictifs". Les aquariums se sont révélés très intéressants comme point de départ, car ce sont des espaces composés, mis en scène, comme des dioramas, avec une présence très forte de la lumière qui affirme les couleurs.

C'est en effet la première sensation que l'on éprouve, cette présence nouvelle de la couleur dans ton travail...

J'en avais très envie ! Les coraux offrent une très grande variété de textures et de matières. Ma technique de grattage de l'image photographique fait toujours ressurgir la blancheur du papier, dans cette nouvelle série j'ai voulu pour la première fois introduire directement la couleur, et donc la peinture.

Il y a deux séries, l'une où la peinture est traitée en aplat qui vient créer comme des "taches" dans l'image, et l'autre où tu as peint des sacs plastiques sur des photographies en noir et blanc. Peux-tu m'expliquer ton procédé ?

Pour les images de sacs plastiques, pour la première fois ce ne sont pas mes photographies. J'ai collecté des vues sous-marines libres de droit sur internet. J'ai ensuite établi une collection de photos de sacs : je les ai isolés et placés par montage dans les fonds, puis je les ai peints, directement sur la photo. Pour les images en noir et blanc, j'ai parfois creusé la surface avant de la peindre. J'ai travaillé avec la peinture Flashe, qui est à mi-chemin entre la gouache et l'acrylique et qui fonctionne parfaitement avec la surface des tirages photos.

Le fait d'amener la peinture en aplat rend l'image presque complètement abstraite et lui ôte sa profondeur, un peu comme dans la perspective dite "étagée" que l'on retrouve chez les primitifs et dans différentes civilisations...

Oui, on éprouve aussi cette sensation de collage dans les formats assez grands. Et comme je travaille toujours avec de petits outils, on perçoit certainement moins qu'avant cette texture triturée de l'image. On se perd plus facilement dans l'œuvre qui devient un véritable paysage à parcourir, un espace.

Mais ce qui est paradoxal, c'est que ces sacs plastiques deviennent dès lors très esthétiques...

J'aime jouer sur cette ambiguïté, j'ai fait en sorte de créer ces taches allusives pour qu'on ne puisse pas immédiatement voir qu'il s'agit de sacs plastiques. Le titre de l'exposition, Fluo Bleaching, vient du terme "coral bleaching" que l'on utilise pour parler du blanchissement du corail, qui meurt notamment en raison de notre impact environnemental. C'est aussi pour cela que j'ai intitulé la série Les voleurs de couleurs, c'est un peu comme s'ils venaient voler toute la couleur des coraux...

Depuis quand date cet engagement écologique dans ton travail ?

Je crois que ça date de ma première exposition à la Galerie Papillon, lorsque j'ai choisi l'endroit où je prenais les photos. J'ai commencé à recenser des écosystèmes dont j'ai envie de parler. Ça a commencé avec les ruines d'Ephèse et d'Angkor, lieux où l'on perçoit la dualité homme/nature, et comment cette dernière reprend ses droits. Ensuite, je me suis orientée vers des sites où sont visibles les changements climatiques ou la surexploitation des ressources sur un écosystème. Les dernières séries que j'ai réalisées ont pour sujet les marécages du nord de la France (Narcissus in Flores) où j'ai pu faire des recherches sur des plantes disparues. Une autre série (Aridatis et Inundatio) est dédiée à une cité thermale implantée à côté d'un lac en Argentine où je suis allée l'année

dernière. Des entrepreneurs corrompus y ont construit une digue mais en détournant une partie de l'argent... La construction n'a pas résisté à l'immense inondation qui a dévasté la ville et l'a plongée 14 ans sous l'eau... Il y a quelques années, l'eau a commencé à se retirer et j'ai photographié les premières plantes qui émergent de ces ruines que l'on découvre au fur et à mesure. J'essaie de donner du sens aux voyages que je fais, et mon travail témoigne désormais de cette prise de conscience.

Tes images sont pourtant assez ambiguës, car même si dans cette nouvelle série la peinture est un élément "artificiel" ou exogène, elle en devient fascinante, créant une surprise visuelle qui enrichit beaucoup l'image photographiée...

C'est vrai, mais ces "taches" viennent aussi jouer en contraste avec la blancheur malade du corail. Les titres des œuvres sont par ailleurs les noms latins des coraux présents sur l'image, à la façon d'un relevé scientifique. Le corail meurt notamment en raison du réchauffement de l'eau. Il est normalement habité par des polypes, qui migrent ou qui meurent à une certaine température, raison pour laquelle le corail perd toute sa couleur. J'ajoute donc pour la première fois de la matière "peinture" pour souligner la richesse vitale de ce qui est photographié.

- Gaël Charbau
Entretien d'introduction à l'exposition Fluo Bleaching

Narcissus in Flores

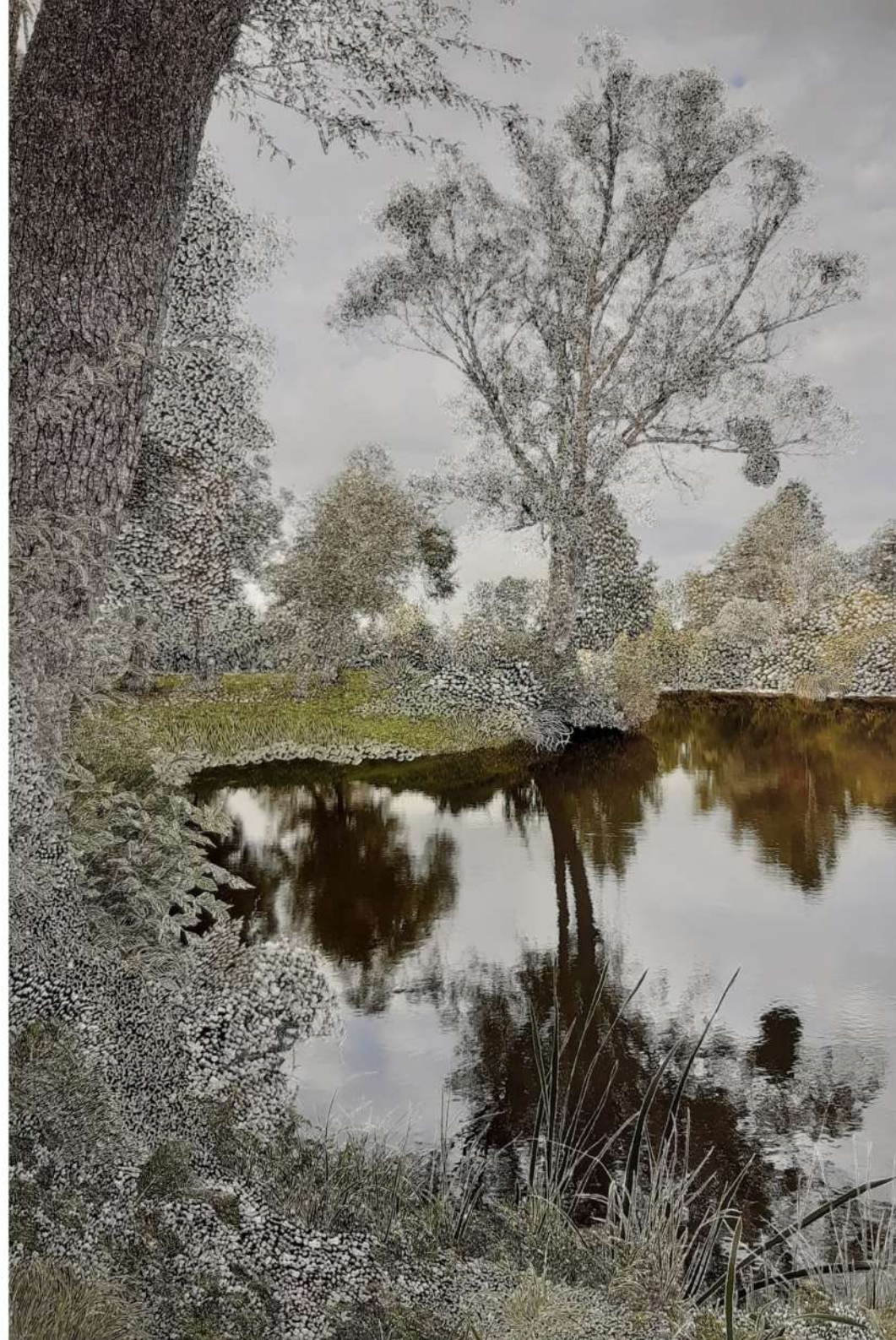
2019

Ensemble de dessins, techniques mixtes, dimensions variables

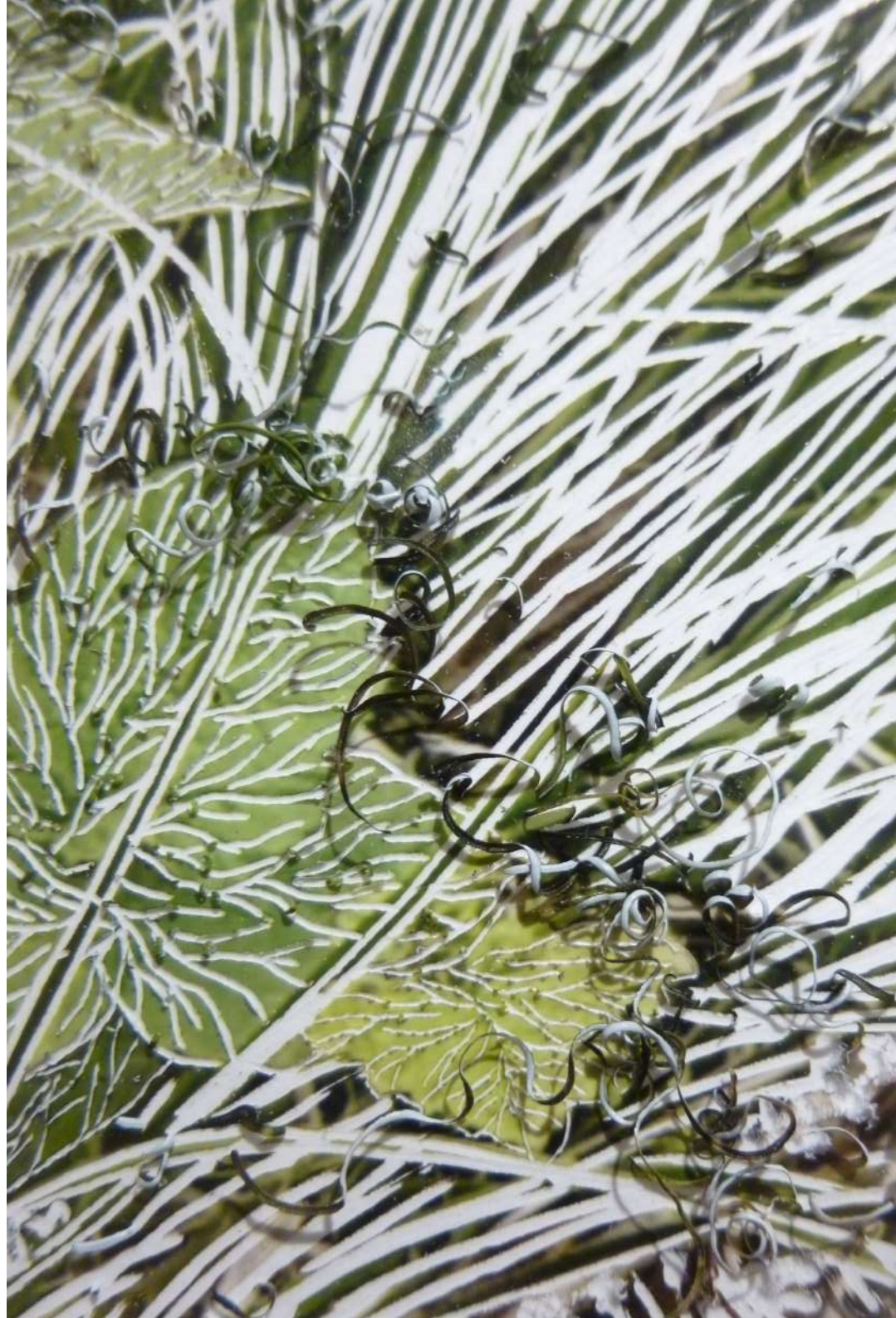
Projet réalisé dans le cadre de la résidence de recherche de l'ADAC, au Château Blanc, Flixecourt

L'exposition *Narcissus in Flores* a été pour Raphaëlle Peria l'occasion d'interroger à nouveau les paysages de son enfance. Les nombreuses visites dans les marais bordant la Somme ont été l'occasion d'observer la flore constituant ce paysage, mais aussi de questionner la manière dont il a été façonné par l'homme. Dans les œuvres présentées au Château Blanc, on retrouve cet intérêt pour le végétal, l'élément aqueux et les multiples jeux de reflets existant entre l'eau et les plantes. A l'image du héros d'Ovide, qui tombe amoureux de son image jusqu'à en mourir, ce thème de Narcisse retenu par l'artiste pour donner un titre générique à cette nouvelle exposition renvoie à la posture de l'homme face à la nature. Il s'en abreuve, la détruit, puis la protège, toujours en fonction de ses seuls intérêts, et en oublie de ne pas y intervenir.

-Barbara Denis









Narcissus in Flores, accrochage à la Galerie Papillon, 2020





Les Marais, 2019



L'exposition Narcissus in Flores a été pour Raphaëlle Peria l'occasion d'interroger à nouveau les paysages de son enfance. Les nombreuses visites dans les marais bordant la Somme ont été l'occasion d'observer la flore constituant ce paysage, mais aussi de questionner la manière dont il a été façonné par l'homme. Dans les œuvres présentées au Château Blanc, on retrouve cet intérêt pour le végétal, l'élément aqueux et les multiples jeux de reflets existant entre l'eau et les plantes. A l'image du héros d'Ovide, qui tombe amoureux de son image jusqu'à en mourir, ce thème de Narcisse

retenu par l'artiste pour donner un titre générique à cette nouvelle exposition renvoie à la posture de l'homme face à la nature. Il s'en abreuve, la détruit, puis la protège, toujours en fonction de ses seuls intérêts, et en oublie de ne pas y intervenir.

Partie à la recherche d'un nombre déterminé de plantes caractéristiques de la richesse de cet écosystème, qui s'est construit sur les tourbières creusées par le travail des hommes, elle n'en a finalement trouvé aucune. De ces herbes aux noms savants classées par les botanistes du XIXe siècle, seuls des spécimens fanés ou des gravures ont été conservés dans les musées. L'homme, qui modèle son environnement à son image, n'a finalement protégé que les variétés qui lui étaient les plus utiles ou qui pouvaient entrer dans sa vision fantasmée de la nature. A travers cette nouvelle exposition, le travail de Raphaëlle Peria nous rappelle la muette tragédie qui se déroule dans ces zones humides à la beauté changeante.

Grâce à ses photos, elle enregistre les irisations de l'eau, les teintes grises ou lumineuses du ciel, les plantes anonymes qui animent les berges... Et comme pour souligner l'absence d'une partie d'entre elles, sur ses photos elle ne conserve intact que leur reflet... Image flottante et évanescence d'une flore en cours de disparition, tandis que l'image réelle est imperturbablement grattée comme pour rendre tangible les assauts répétés à l'encontre de cette biodiversité. L'artiste enregistre ainsi les plantes communes avant qu'elles ne disparaissent

(Les Herbiers), tandis qu'une série de dessins inventorie une par une chaque variété de plante à jamais disparue des marais (Les Effacées). Ici, la disparition étant effective, le grattage n'est plus nécessaire. S'inspirant de l'esthétique des herbiers du XIXe siècle, ces dessins insistent sur la perte de chaque espèce en y ajoutant des mots sans appel comme « disparue » ou « menacée ».

A ces visions, qui sont comme autant de constats sans appel, une série de dessins réalisés à l'encre permet d'entrer différemment dans l'exposition en contextualisant l'objet de cette recherche plastique. Le visiteur découvre ainsi tout d'abord une restitution idéalisée des marais, reconstitution élaborée en atelier et rivalisant avec la beauté des paysages (Les Marais). A ces dessins qui évoquent une belle nature, calme et idyllique, fait écho la série des Pontons qui introduit au sein de ces paysages une perturbation liée à l'homme. Les pontons de bois, par leurs formes géométriques rigides, symbolisent alors cet accaparement des paysages par l'homme et son refus de dialoguer avec la nature. La dorure qui entoure chaque élément de ces pontons est là pour souligner la volonté de toute puissance de l'homme qui n'envisage la nature que comme une ressource à exploiter. Réalisées à l'aide d'une encre verte vaporeuse, l'eau et la végétation revêtent des formes beaucoup plus libres, plus mouvantes, pouvant s'interpénétrer et qui s'opposent à la rigidité des constructions élaborées par l'homme.

-Barbara Denis

Hopea Odorata

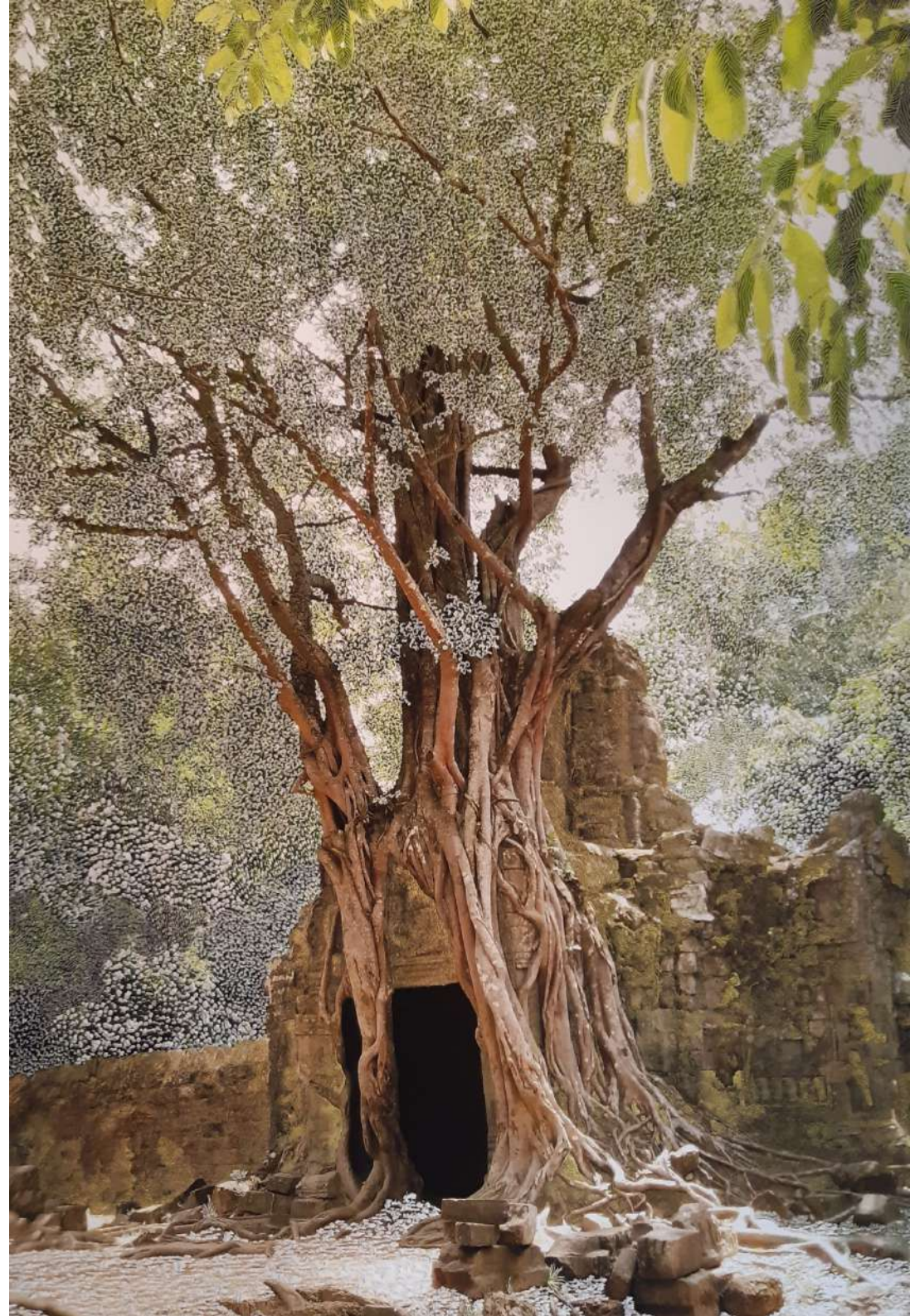
2019

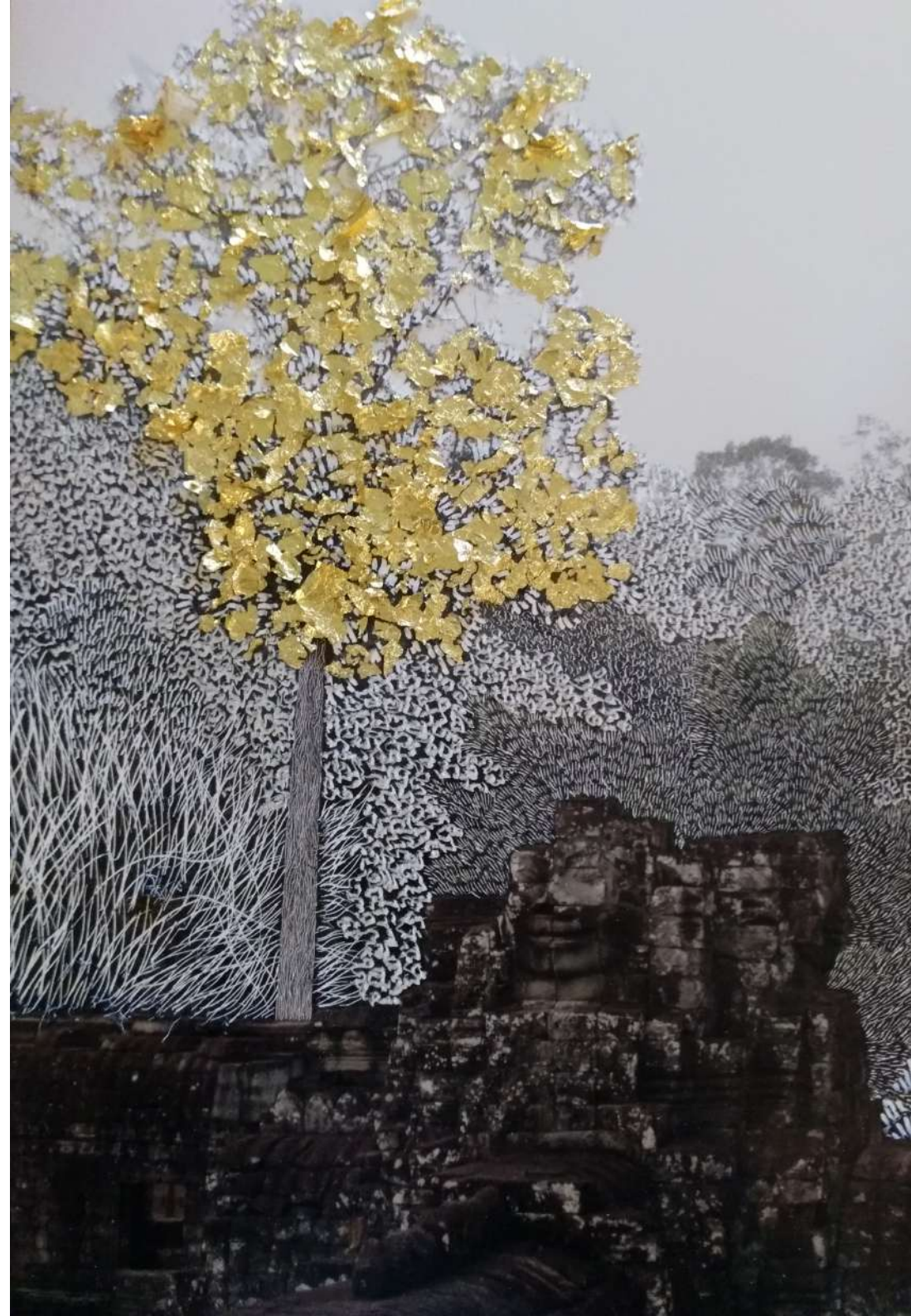
Ensemble de 84 dessins, techniques mixtes, dimensions variables
Projet réalisé avec le soutien de la Bourse Fénéon

Koh Ker, ex capitale khmère est aujourd'hui un ensemble de ruines enfouies sous la végétation dans le nord du Cambodge. Elle est classée depuis 1992 au patrimoine mondiale de l'Unesco. Son nom signifie «bouquet de Hopea Odorata». L'hopea odorata est une plante aux fleurs jaunes parfumées qui ne croît que dans les forêts humides. L'espèce est inscrite aujourd'hui sur la liste rouge de l'IUCN comme « vulnérable », c'est-à-dire comme espèce menacée d'extinction dans la nature.

En avril 2017, je pars à la recherche de l'Hopea odorata dans la jungle autour des ruines de Koh Ker mais aussi sur les sites du Beng Meala, de Sambor Prei Kuk et d'Anghkor. Ce voyage est une quête vers la disparition, une recherche de l'infra-mince qui pourrait subsister au temps et aux destructions de l'Homme.

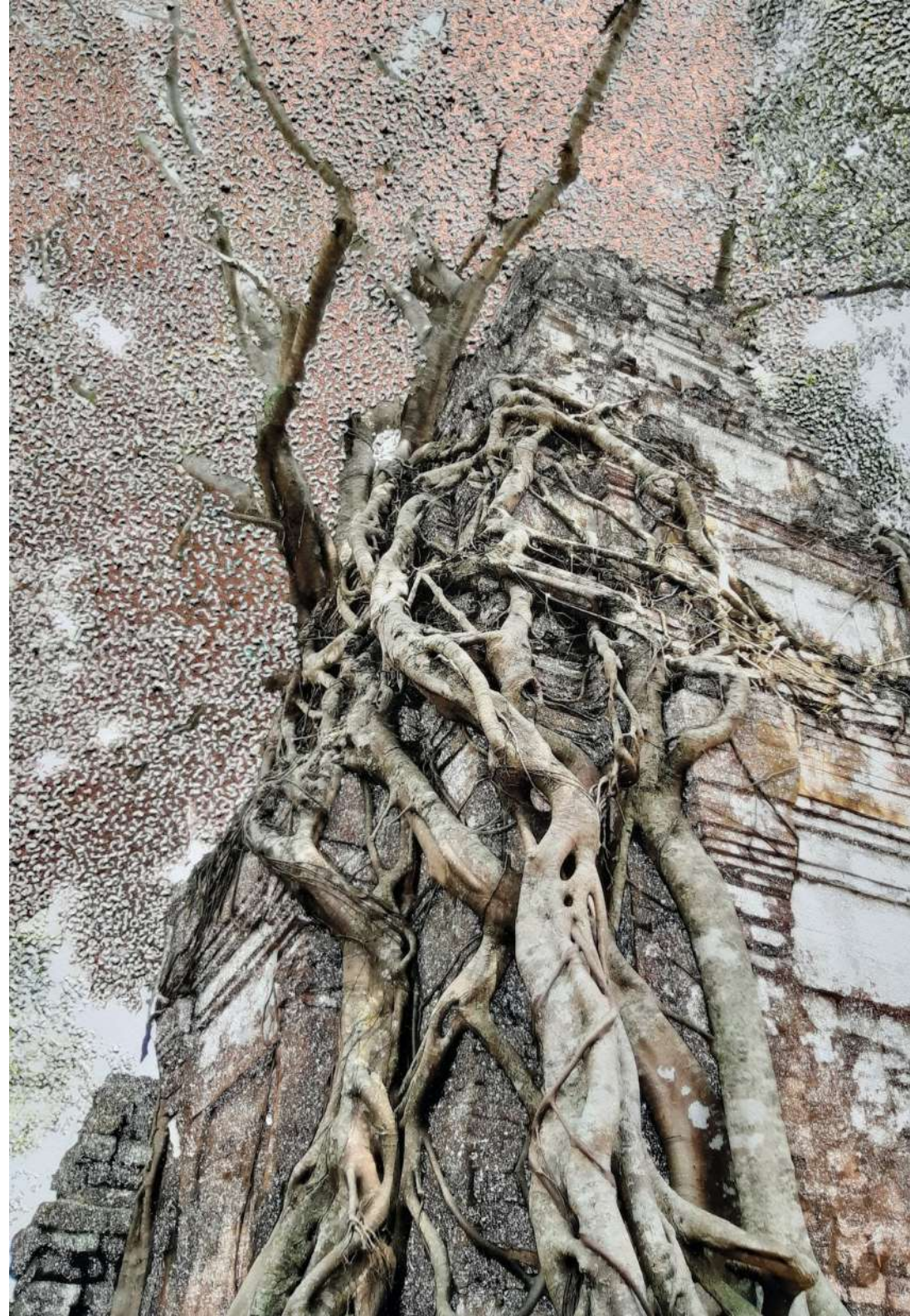
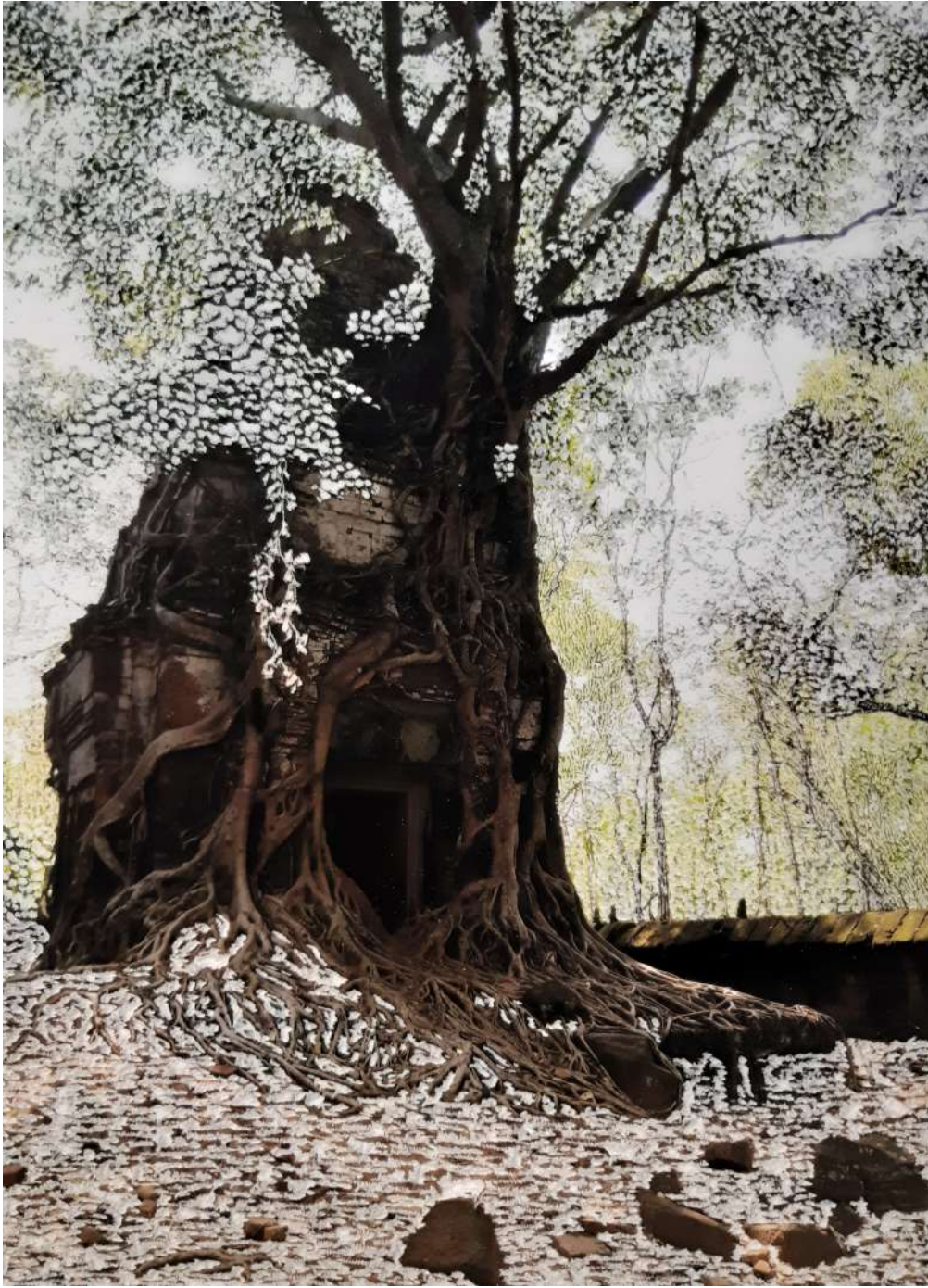
Sur place je n'ai trouvé nul trace du spécimen mais un ensemble d'histoires autour de la plante. Je reviens donc dans mon atelier avec un manque, une absence, mais aussi avec de nouveaux récits et un important nombre de photographies prises tout au long de ce voyage. Photographies principalement de plantes et de temples sur lesquels la nature cherche à reprendre ses droits.







Drawing Now Art Fair, Carreau du Temple, Paris, 2019





Vue de l'exposition *Que reste-t-il ?* À la Villa Pérochon dans le cadre des Rencontres de la Jeune Photographie Européenne, 2021

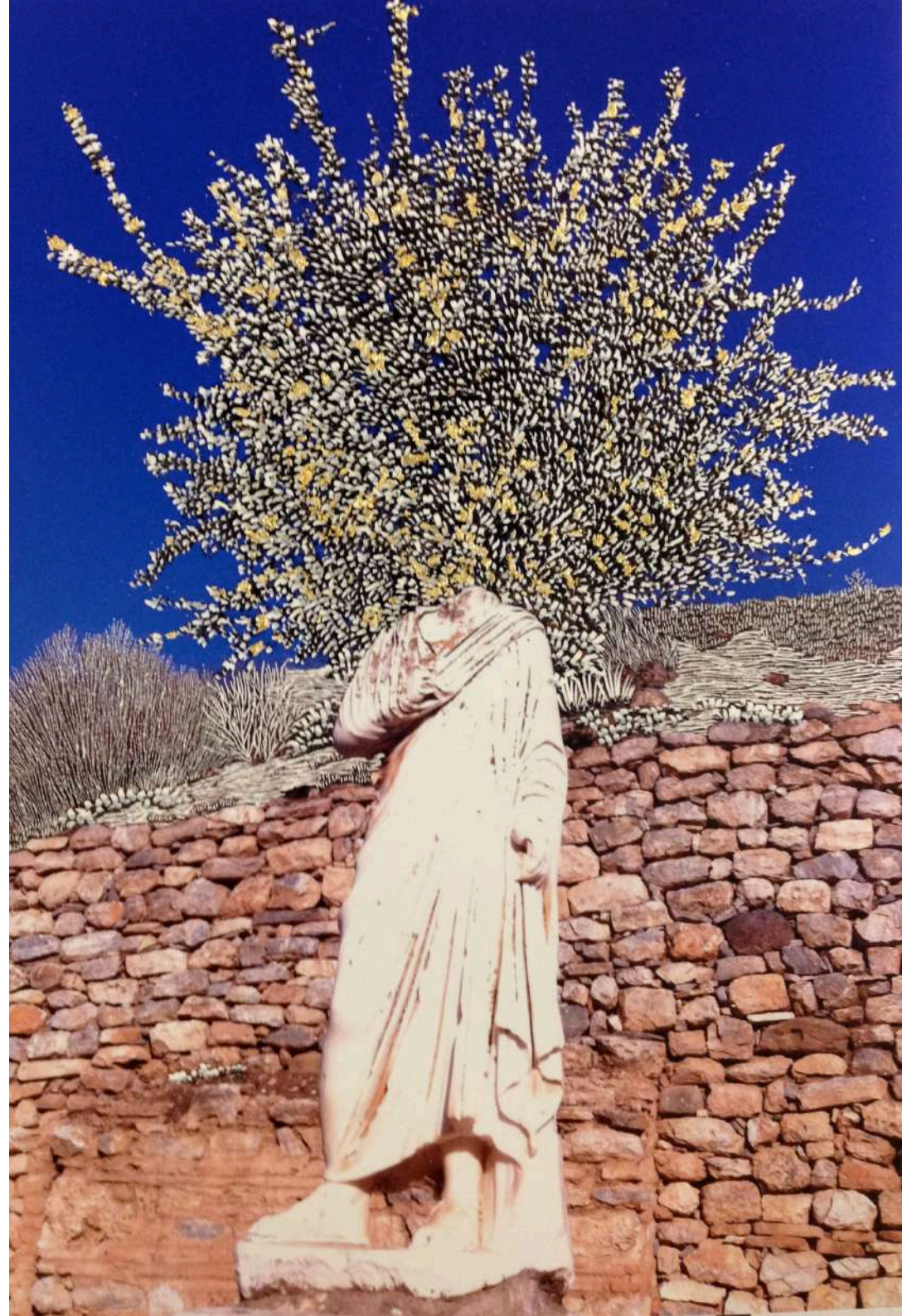
Marinus Asiaticus

2017

Ensemble de 23 grattages sur photographies, dimensions variables

Au VII^e siècle av. J.-C., alors que la cité phocéenne est à son apogée, Éphèse cause sa propre perte par sa volonté incessante de croissance. Le déboisement des collines qui l'entourent et l'agriculture intensive pour nourrir ses habitants produisent des glissements de boue qui envahissent la ville, et oblige son abandon. Envahie par la végétation, elle tombe dans l'oubli.

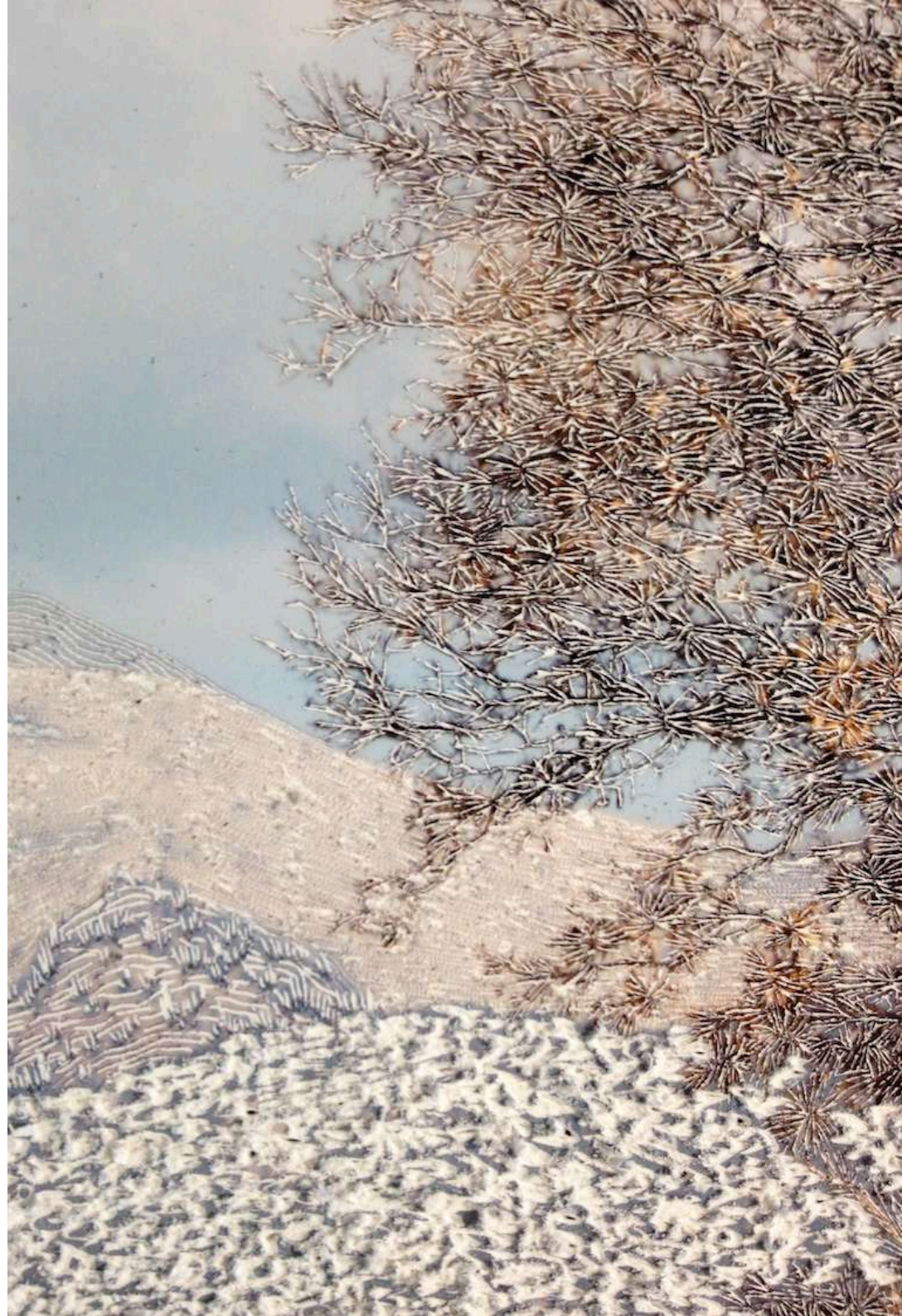
En 2015, je décide de partir en Turquie photographier ce site antique connu comme étant l'une des sept merveilles du monde ancien. Quelques mois plus tard, je fouille dans les images comme les archéologues dans les ruines. À l'aide de pointes sèches, de gouges ou encore de fraiseuses de dentistes – par grattage –, je viens arracher les plantes aux pierres qu'elles recouvrent. La trace fantomatique qui résulte de cet enlèvement ne révèle cependant que davantage l'emprise de la Nature sur les constructions de l'Homme.















Marinus Asiaticus, galerie Papillon, 2017